

LES PETITES CUILLÈRES D'ARGENT

Goethe demandait un jour à un jeune écrivain s'il répondait aux insultes. Celui-ci déclara qu'il ne répondait et ne répondrait jamais, sauf si on l'accusait d'avoir volé les petites cuillères d'argent. Alors, Goethe de s'exclamer : « Ne répondez jamais, même et surtout si l'on vous accusait d'avoir volé les petites cuillères d'argent ! »

En 1990, j'ai eu maintes occasions de songer à ce précieux conseil de Goethe. *Mes amours décomposés* m'a valu tant d'insultes, de calomnies et de menaces que j'aurais pu légitimement passer beaucoup de temps à user de mon droit de réponse; et prier mon avocat et ami Thierry Lévy de faire condamner en justice cette tourbe de minables zoïles. De la dame invitant sur le plateau d'«Apostrophes» la police à s'occuper de mon cas, au grand hebdomadaire de gauche publiant contre moi un immonde appel au lynchage, j'ai vraiment eu droit à tout. Cependant, à ces vomissements de fiel et de haine j'ai préféré opposer un calme dandy et un silence pythagorique. Je suis très fier de *Mes amours décomposés*, que je tiens pour un de mes plus beaux livres, très heureux de ce qu'Antoine Gallimard et Philippe Sollers l'aient accueilli à «L'infini». Le reste est sans importance, de la paille jetée au vent.

Les incitations au meurtre, j'ai l'habitude. Le 24 septembre 1981, l'hebdomadaire d'extrême-droite *Rivarol*, sous la plume de son critique littéraire Robert Poulet, consacrait un long article - presque une pleine page - à mon roman *Ivre du vin perdu*. Après avoir affirmé que «le héros de Gabriel Matzneff est un abominable salaud», Robert Poulet, afin que ses lecteurs comprennent bien de quoi il s'agit, précisait aussitôt que, selon lui, *Ivre du vin perdu* était un «roman-confession», où Gabriel Matzneff imposait «son autorité d'exhibitionniste insolent» et décrivait ses «turpitudes» sous le couvert des droits de l'imagination et de la liberté de création. L'hebdomadaire fasciste me peignait ensuite comme «un écrivain pervers, séducteur et corrompeur professionnel», qui «passe la moitié de sa vie à dépraver les écolières, et l'autre moitié à initier les gamins à la pédérastie».

Que peuvent les honnêtes gens contre un tel gredin? *Rivarol* avait sa réponse prête: le lynchage, la justice populaire, la mort. Le sympathique Robert Poulet expédiait sans hésiter Nil Kolytcheff *ad patres*: «Je suivrai Gabriel Matzneff dans sa politique de provocation, de défi aux lois et aux règlements: si j'étais à la place du père d'un enfant dont un Nil s'est emparé pour satisfaire son ogre sexuelle, enrubannée de littérature, je tirerais froidement sur Nil. Plutôt deux fois qu'une.»

Cette incitation au meurtre aurait pu coûter très cher à *Rivarol*; mais outre que je n'ai pas l'esprit procédurier, je me suis dit à l'époque que, depuis la mort de Lucien Rebatet, ce qui s'écrivait dans *Rivarol* n'avait aucune espèce

d'importance; et qu'il était somme toute naturel que l'extrême-droite parlât le langage de l'extrême-droite. Je n'ai donc pas téléphoné à mon avocat et j'ai pensé à autre chose.

Ivre du vin perdu a paru en 1981. Neuf ans plus tard, avec *Mes amours décomposés*, ce délire haineux ne s'est plus cantonné dans les feuilles fascisantes. C'est un célèbre hebdomadaire de gauche, dont les ventes considérables n'ont rien de commun avec le tirage confidentiel de *Rivarol*, qui a publié un article en tout point semblable à celui de Robert Poulet, le talent en moins. Quelques jours avant la parution de cet ignoble libelle, *Télérama* s'était moqué de Philippe Sollers qui avait comparé les attaques dont j'étais l'objet à celles récemment subies par Scorsese et Rushdie. Le cher Sollers extravaguait. Personne ne voulait le moindre mal à Matzneff. Ils ont dû faire une drôle de gueule à *Télérama*, lorsqu'ils ont lu l'invitation au lynchage de l'auteur de *Mes amours décomposés* par l'hystérique néo-Poulet!

Au même moment, la revue mensuelle *Globe* consacrait un dossier à l'antisémitisme. Le lisant, j'ai été frappé par la similitude du vocabulaire utilisé par les antisémites et celui dont se servent ceux qui appellent à l'extermination des libertins. On y trouve les mêmes ingrédients: la jalousie, la haine, la caricature destinée à rendre l'ennemi méprisable et odieux. J'en ai fait la remarque à Sollers qui m'a alors cité ce mot révélateur d'Hitler: «L'antisémitisme est la seule forme de pornographie qui soit autorisée dans le IIIe Reich.»

Je rassure mes lecteurs (et surtout mes jeunes lectrices) : je n'ai pas l'intention de me laisser tirer comme un lapin à l'ouverture de la chasse. Il est vrai que Pasolini, lui non plus, n'avait pas une envie particulière d'être assassiné. Il l'a cependant été, et son meurtre avait été précédé, dans la presse fasciste italienne, d'articles sur son œuvre et sa vie privée qui étaient, eux aussi, des appels au lynchage. Tout cela, je crois, mérite réflexion.

A propos de réflexion, je veux en formuler une, ici même. Je n'ai pas l'habitude de pleurnicher. Je suis, en bon élève des stoïciens, un adepte résolu du *sustine et abstine*. Qu'il me soit cependant permis de m'étonner de ce que les intellectuels de gauche, dont certains se disent pourtant mes amis, n'ont d'aucune façon protesté contre ces attaques mensongères et infâmes. Les écrivains qui ont derrière eux un parti, ou une Eglise ou une coterie, ont de la chance: la moindre critique qu'ils subissent mobilise Paris à leurs côtés. Moi, qui suis un homme seul, je ne puis que faire mienne l'interrogation naïve et angoissée de Nietzsche: « Comment se fait-il que personne ne se sente jamais blessé quand on m'insulte ? »

Gabriel Matzneff
